

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 20

Artikel: Le montagnard et la soupa
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'ordinaire, et quelques-uns d'entre eux paraissent plongés dans des méditations profondes. Il faut, croyons-nous, attribuer ce fait aux préoccupations que leur donne l'étude du nouveau catéchisme actuellement soumis à l'examen du corps législatif.

» Le Synode a mis huit ans à enfanter cette œuvre; MM. les députés n'ont que huit jours pour former leur opinion. On comprend dès lors quel doit être leur embarras en présence des questions sur lesquelles nos plus habiles théologiens ont discuté si longtemps sans pouvoir s'entendre. »

Lo montagnard et la soupa.

Tot parâi l'âi ia pè lo mondo dâi fins retors!

L'autro dzo, on gaillâ dè pè lè montagnes dâo Pays d'Amont arrevè à Lozena avoué son bissa, son paraplïodze et son dordon. L'eintrè dein on cabaret et demandè on assiètâ dè bouillon po sè refèrè on pou, kâ l'avâi passâ la Deint à pî et vo peinsâ bin que l'étâi affauti.

On l'âi ein dressè onna terrina et ne sé pas coumein cein sè fe, mà quand l'eut prâo medzi, ye trova dein la soupa on timbre-pouste que n'avâi jamé servi et que resta alliètâ âo fond dè s'n'assiète. Quand ye ve cein, ye sè lâivè, repreind sè z'affèrès que l'avâi posâ dein on carro et décampè sein pipâ lo mot.

— Ohé! l'ami, l'âi criè lo sommeillié, que l'âi tracé après avau lè z'égras, atteindè-vo vâi et payi vâi voutron medzi!

— Dâo diabblio que vu payi, repond l'autro, allâ pî vairè dein m'n'assiète: ma soupa étâi franco!

Un chat sauvé par un chien.

Un célèbre peintre de Genève, mort il y a quelques années, avait un chat qui faisait les délices de ses enfants. Ce chat devint malade; il était atteint de la gale et souffrait à un tel point qu'il fut décidé en conseil de famille de mettre fin à ses maux. Le chat fut mis dans un sac dont on lia l'ouverture avec un fort cordon, et Justine, la cuisinière, fut chargée par son maître d'aller jeter le sac et son contenu dans le Rhône. Au bout d'un quart d'heure, la domestique revint et annonça à la famille, réunie pour le dîner, qu'elle avait jeté le sac dans le fleuve et qu'elle l'avait suivi des yeux jusqu'au moment où il avait disparu dans l'eau. On se mit à table, les enfants étaient tristes, on regrettait la sentence exécutée contre le vieux serviteur de la famille; la conversation n'était pas aussi animée que de coutume, lorsque tout à coup on entendit des aboiements derrière la porte de la chambre à manger. On alla ouvrir la porte et l'on vit Fiquet, le chien du grand artiste, entrer dans la chambre, traînant un sac qui semblait être animé de mouvements convulsifs et exécutait des soubresauts fantastiques. Le sac fut ouvert et il en sortit un animal mouillé, que chacun reconnut immédiatement pour le chat de la maison. C'était bien lui, que Fiquet avait été repêcher dans le Rhône. On se figure aisément qu'après

cette délivrance miraculeuse le pauvre chat fut conservé religieusement jusqu'à la fin de ses jours dans la famille.

(Rameau de sapin.)

LES NOCES INTERROMPUES

PAR ALEXANDRE FOURGEAUD.

J'ai un ami, garçon d'esprit, qui pourrait être célèbre, s'il n'était modeste jusqu'à l'abstraction. Cependant on peut tout violenter, même la modestie, et c'est ce qui est arrivé, fort heureusement pour les amateurs de fine littérature; car mon excellent ami, proclamé vainqueur à un concours littéraire, fut forcé de se révéler et de signer son véritable nom, un petit chef-d'œuvre: *La tante Rose*.

Or, l'histoire que je vous offre aujourd'hui, lecteurs, amis, m'a été confiée par Maurice Cherveix, il y a longtemps déjà, alors que, fort jeunes l'un et l'autre, nous ne pensions guère aux imprimeries et au seigneur Public.

Peut-être mon ami a-t-il oublié cette charmante histoire; il en a tant jeté de semblables au vent de la causerie! Moi, j'en ai gardé fidèle souvenir, et ma mémoire seule a guidé ma plume.

Je prie donc le lecteur de se reporter en pensée au temps du règne de Louis-Philippe et de me laisser le conduire place Royale, à Paris; car c'est là, par une fraîche matinée de mai de cette époque déjà si loin, qu'un hazard amena la reconnaissance de deux amis, vieux soldats, séparés depuis le licenciement de l'armée de la Loire, habitants tous deux du quartier Saint-Paul; tous deux décorés, tous deux hypothéqués par les rhumatismes et les blessures.

Au moment où Jérôme Duplantin, portant sa canne comme un fusil, et suivi de Fanfare son chien mouton, pénétrait du côté de la rue Saint-Louis (aujourd'hui rue Turenne) sur la place Royale, par la porte de la rue Saint-Antoine, César Goussaud, tout aussi raide dans son col de crinoline, la canne presque aussi symétriquement portée et accompagné par un chien de la même race, circonstances qui indiquaient au moins des goûts très identiques, s'avancait droit vers un banc situé au pied de la statue en marbre de Louis XIII.

Les deux chiens, en s'apercevant, s'élancèrent aussitôt, selon l'usage, pour fraterniser à leur façon. Leurs maîtres les suivirent, se regardèrent, s'ébahirent et laissèrent échapper en même temps un cri de surprise et de joie.

— Jérôme!

— César! cher César!

— Parole d'honneur, c'est bien toi, mon brave! s'écria enfin César Goussaud d'une voix étranglée. Embrassons-nous, et vive la France!

Ils échangèrent alors les signes de la plus sincère affection; en ce moment, ils ressuscitaient l'un et l'autre de cette sœur de la mort qui s'appelle l'absence.

Ce fut entre eux une avalanche de questions et de réponses interrompues, d'exclamations et d'étonnements bizarres et sans suite intelligente. Leurs cœurs se comprenaient, voilà tout; ce langage vaut bien celui des rhéteurs.

— Qu'as-tu fait depuis l'autre?

— Et toi, comment diable me quittas-tu si brusquement à Amboise?

— Ah! nous ne sommes plus aux jours du grand homme.

— Et moi donc! Je suis allé vingt fois au moins au ministère de la guerre. Mais, bah! un gouvernement de pékins.

— Ah! ce n'est pas comme du temps du grand empereur.

Et comme depuis Cicéron, qui en témoigne, les vieillards vantent par dessus tout le temps de leur jeunesse, nos deux chefs d'escadron s'abandonnèrent à leur admiration exclusive pour l'époque des victoires et conquêtes des premières années de ce siècle, dix-neuvième du nom.

Ils ne se comprirent clairement, au reste, que quelques heures après leur déjeuner, qu'ils prirent en commun.

Remarquant avec surprise qu'ils étaient proches voisins:

— Mais, nous ne nous quitterons plus! s'écrièrent tous deux à la fois.